

Premières conversations avec l'habitant

Les questions

Trois villages du nord de l'Aurès, Arris, Menaâ et Tagoust, étaient pourvus d'une école quand je les ai vus pour la première fois.

Outre l'école, construite en pierres taillées, Menaâ disposait d'un fortin dont la solide maçonnerie attestait une lointaine origine française et militaire, suivie d'une longue phase de négligence civile, au cours de laquelle, en 1917 (période où il faisait bel effet aux yeux de Paris de s'intéresser au tourisme), le gouverneur général était venu en personne pour l'inaugurer comme « fondouk-hôtel », pourvu dès lors d'un gardien.

En 1934, le gardien semblait centenaire mais son emploi était peu absorbant, car il se réduisait à la surveillance (non vigilante) d'une demi-douzaine de matelas crasseux, probablement aussi anciens que les murs. Moins robustes toutefois. Théoriquement, le vieux gardien était censé pouvoir également faire cuire un étique poulet quand, par la piste hasardeuse qui suivait l'oued, le touriste annuel survenait et avait l'idée (mauvaise) de le lui demander. Le tout constituait, dans l'imaginaire des rares colons de la région, l'ultime ensemble compatible avec la survie d'un individu d'origine européenne.

Lorsque l'on séjournait à Menaâ, on recueillait inévitablement sur Nara, Tagoust et les Ouled Zyane les bruits les plus infamants et si, dès cette époque, je n'en ai rien cru, c'est que plusieurs

séjours chez les infâmes en question me permirent très vite de les voir tels qu'ils étaient, c'est-à-dire cordiaux, probes et hospitaliers. Ni plus ni moins que leurs calomniateurs.

A condition de confier nos encombrants bagages au vieillard cachectique qui gardait le fondouk-hôtel de Menaâ, il était possible de louer des mulets et de circuler dans les villages entourant Menaâ, c'est-à-dire Nara, Amentane, Tagoust, Bouzina. Là, pas d'école ni de simili-hôtel, mais déjà quelques rares travailleurs migrants qui commençaient à répandre la langue française. On pouvait, par conséquent, autour de rituelles tasses de café, réunir deux ou trois vieux conteurs réputés et un interprète.

Tout d'abord, et cela va de soi, je répondis à leurs questions et ensuite je me mis à leur raconter moi-même des histoires – de voyage, de fantôme, de bataille, de n'importe quoi ; je n'avais aucune raison de les questionner, car mes invités, gens éloquents, me coupaient usuellement la parole, et j'avais ensuite toutes les peines du monde à suivre leurs discussions.

Au cours de ces premières semaines, mes notes étaient souvent prises dans le français inventif des interprètes, mais, quand survenaient certains passages, je les notais phonétiquement en chaouiâ et je les reprenais ensuite à loisir pour les éclairer.

Le soir, je recopiais les meilleurs documents sur un cahier à feuilles perforées et, en haut de la page, je mettais en titre le sujet autour duquel s'organisait l'histoire, avec la date et le lieu de la rencontre ainsi que le nom de la région dont était originaire mon interlocuteur.

En attendant de mieux connaître les gens que je rencontrais ainsi, et de savoir à qui me fier, j'avais d'emblée pris le parti de poser très peu de questions. Lorsque cela devenait nécessaire, je m'arrangeais pour les formuler de façon différente, et avec d'autres interlocuteurs.

Les questions qui intéressent le plus nos recherches sont souvent d'apparence absurdes ou carrément indiscretes, et elles alarment en tous pays ceux qui les subissent. Même les interrogations banales, ou qui nous semblent telles, peuvent provoquer une gêne. Par exemple, en disant « *combien avez-vous d'enfants ?* », ou encore « *comment se nommait votre grand-père ?* », vous embarrassez avec la première un paysan égyptien ou marocain, et avec

la seconde un Touareg – c'est-à-dire des peuples très polis, ce qui leur interdit de dire d'emblée à un hôte qu'il met son interlocuteur dans l'embarras et qu'il est par conséquent un malotru.

Chez les Touaregs, en effet, un homme « bien né » considère comme indécent ou dangereux – cela revient au même – de prononcer le nom d'un mort, surtout celui d'un ascendant... Quant à « compter » des enfants ou des moutons, chacun sait, depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte, que cela porte malheur. A moins, toutefois, que l'on n'énonce un multiple de cinq, chiffre bénéfique qui conjure le sort.

Si vous parlez de ses enfants à un paysan égyptien, il vous dira en avoir cinq, ou dix, ou quinze, et si vous parlez de ses ancêtres à un interlocuteur touareg, il vous répondra n'importe quoi pour se tirer d'affaire. (Il va de soi que ces habitudes locales ne facilitent pas la tâche des généalogistes.)

Le menteur est toutefois moins nocif pour l'enquêteur que le « gentil » informateur qui veut surtout ne pas le contrarier. Le mensonge se détecte en effet assez vite et inspire méfiance, tandis que l'on ne se méfie pas de la bonne volonté. Or, en formulant votre question, vous précipitez forcément la pensée de celui que vous interrogez. Plus elle est fluide, plus elle se déposera mollement dans le moule offert et, plus l'informateur sera bien intentionné, plus sa réponse épousera votre phrase, surtout s'il est fatigué, surtout s'il fait chaud, surtout si vous disposez, lui et vous, de peu de temps.

Un bonhomme de cinq ans à qui je demandais ce que veut dire « mentir » me répondit « *mentir c'est dire non* ». Dire *non* n'était pas poli en Afrique à l'époque (révolue) des sévères éducations familiales.

Plus tard viendront des temps où transistors et modernité envahiront les pistes sahariennes. Ce ne sera plus dès lors les visiteurs qui poseront aux nomades des questions indiscrettes, mais les nomades qui embarrasseront les touristes avec des interrogations impertinentes.

Environ trente ans après les rencontres africaines que j'évoque dans ce récit, je me suis trouvée en Mauritanie dans un campement de « guerriers » du Hodh (les « guerriers » sont la caste

dominante). Quelques semaines plus tôt avaient eu lieu en France des élections où, scandaleusement, le général de Gaulle avait été mis « en ballottage » – fait abominable que toutes les radios arabes du monde avaient répercuté.

L'octogénaire auquel on offrait le premier verre de thé (c'est-à-dire le plus ancien de la plus ancienne génération), un burgrave sachant héréditairement ce que politique veut dire, me demanda sévèrement, après les très longues salutations indispensables : « *Qu'est-ce que c'est que ce petit galopin de Mitterrand ?* »

Mettre en ballottage le plus illustre de nos « Grands-Vieux » était une indécence que je n'avais pas à me reprocher personnellement. J'entrepris toutefois, par civisme, d'expliquer le mot « démocratie » à mon hôte. Sans nul écho.

Histoires méditerranéennes

Au cours de cette première phase de mon enquête, je pris tout d'abord grand plaisir et grand profit à recueillir force proverbes, traits d'esprit, dictons, calembours, contes merveilleux, légendes édifiantes, récits historiques, fables morales, fabliaux truculents, et bons conseils en tout genre. Il ne m'en reste que quelques miettes, mais ces miettes me semblent convenir assez bien pour évoquer l'écho que se renvoient, d'une rive à l'autre, les paysanneries méditerranéennes.

J'ai déjà signalé¹ combien les histoires méditerranéennes sont parentes entre elles, surtout lorsqu'elles portent précisément sur des « histoires de famille ». Mais sans les « histoires de famille », où que ce soit, il n'y a plus d'« Histoire ».

Les parties non méditerranéennes du monde étaient les vedettes de l'Institut d'ethnologie, du musée de l'Homme et du séminaire de Marcel Mauss, tous trois consacrés aux peuples dits « non civilisés » – le terme « sauvage » étant tombé en désuétude, en même temps que les théories de Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939).

1. Dans *Le Harem et les Cousins*, 1966 (en livre de poche aux Éd. du Seuil, coll. « Points Essais », 1982, n° 141).

Par chance, en dehors des peuples « non civilisés » dits aussi « sans histoires », je m'étais intéressée aussi à l'histoire ancienne des peuples qui en avait une, et au « folklore » de ma propre patrie.

Rares et solitaires étaient alors les chercheurs orientés vers les systèmes de parenté des provinces de France, et l'étiquette de *folkloriste* servait préférentiellement à disqualifier les œuvres des confrères. Bravant les préjugés, je n'en étais pas moins restée fidèle au cours de Jean Marx sur l'hagiographie du Moyen Âge², j'avais également rendu visite plusieurs fois à Arnold Van Gennep³ et entrepris d'interroger systématiquement mon grand-père.

Celui-ci, ancien combattant de la guerre de 1870 « contre les Prussiens », était une mine d'informations car, tout d'abord, il appartenait à une famille qui, bien avant le XVIII^e siècle, possédait la « mairie » d'une paroisse de la haute Auvergne.

Arrivent la Grande Révolution de 1789, puis les communes substituées aux paroisses, puis les élections municipales... Du coup, le maire féodal est élu maire républicain, mais la mairie n'en reste pas moins sa propriété privée, dont hérita, comme il se doit, son fils aîné, puis l'aîné de ses petits-fils, puis l'aîné de l'aîné de l'aîné... Avec la maison allèrent à l'aîné des aînés, les terres, la mairie, la fonction de maire et les toujours fidèles électeurs. Tant et si bien que la première mairie *communale* du village ne fut construite qu'au XX^e siècle par mon grand-oncle. Quant à mon grand-père, parce que cadet, il avait été notaire, et les notaires en savent long sur la France multiple, dite « profonde ».

Je connaissais donc assez bien cette dernière. Ce qui à l'époque n'était pas courant, et cela m'a beaucoup servi pour déchiffrer les histoires de mes amis chaouiâs.

Une fois dépassée la mince couche du pittoresque – « prends le pittoresque et tords-lui son cou », aurait pu écrire Verlaine –, je retrouvais chez mes interlocuteurs le paganisme agraire auquel chez nous s'est attaqué l'Inquisition sans parvenir à le déraciner.

Sous le nom masculin de *ajenni* et féminin de *tajennit*, des per-

2. *La Légende arthurienne et le Graal*, Paris, 1951; *Les Littératures celtiques*, Paris, 1959.

3. *Rites de passage*, 1909. Son *Manuel du folklore français contemporain* a été publié entre 1943 et 1958.

sonnages assez proches des incubes et succubes de notre bonne vieille démonologie (dite du Moyen Âge, mais encore signalée de nos jours par les psychiatres) venaient tourmenter les Maghrébins des deux sexes, tandis que sorciers et sorcières du pays s'appliquaient à nouer ou à dénouer des aiguillettes – tout comme le faisaient leurs confrères d'Europe avant que la psychanalyse ne vienne leur retirer leur gagne-pain.

Entre les littératures orales de l'Europe du Sud et de l'Afrique du Nord, je pouvais ainsi m'amuser à cueillir des analogies. Mais au-delà des superstitions communes, des jeux identiques (par exemple la *kora* et la *takerikera*) ou des contes apparentés, se profilaient des parallélismes plus profonds.

Tout simplement d'abord dans la vie courante – car les paysans de l'Aurès organisaient leurs grandes et leurs petites affaires, leurs relations hiérarchiques, leurs « dits » et leurs « non-dits », leurs politiques locales, leurs gestions domestiques, leurs politesses, leurs brouilles, leurs plaisanteries, leurs arrangements matrimoniaux, à peu de choses près comme les laboureurs de Grèce, d'Italie, ou de Provence.

Le chacal du Maghreb et notre loup national

Outre les cours de Jean Marx, les manuscrits médiévaux, les histoires familiales de mon grand-père et la lecture d'Arnold Van Gennep, j'avais eu, dans ma toute première enfance, un accès direct à la culture des illettrés de France grâce à la mémoire d'une vieille ravaudeuse qui – sans avoir lu, bien sûr, l'*Ysengrin* de Nivard de Gand – me racontait, quand j'avais six ans, les démêlés de Loup et de Renard, en les actualisant chaque jour au gré de sa fantaisie et des événements du quartier.

Chacal et Hérisson étaient les héros favoris du fabuliste chaouiâ, un Chacal aussi bête que le Loup languedocien, un Hérisson aussi malin que nos renards de l'Hexagone. Quant aux ruses qu'ils utilisaient pour se duper, c'étaient *les mêmes* que celles de Nivard de Gand et de Fifine. Seuls les noms des héros changeaient – car, si

les contes suivent les hommes partout où ils vont, Chacal et Renard, malgré leur malice, ne prennent ni le bateau ni l'avion.

Outre ces fables, ou plutôt ces fabliaux – car les récits de France comme ceux du Maghreb étaient plus amusants que moraux –, le cycle aurésien du chacal comportait de courts dialogues sentencieux. Par exemple ceux-ci :

L'homme dit au chacal : « Garde mes agneaux. » Le chacal répond : « Je ne fais pas ce travail-là. » Mais il pense dans son cœur : « Insiste un peu »...

Ou cet autre :

L'homme demande au chacal : « Comment fais-tu pour attraper les chèvres ? » Le chacal répond : « Il y en a qui me cherchent... Et les autres je les cherche »...

Quand on savait placer dans la conversation ces savoureux raccourcis, on se faisait assez aisément une réputation de bel esprit, c'est pourquoi je conseille aux débutants en sciences humaines de commencer leurs explorations par ce genre d'acquisition.

Alternant avec les fables et fabliaux, venaient ces contes (dits « merveilleux ») auxquels le XIX^e et le XX^e siècle consacrerent d'innombrables et célèbres enquêtes.

La plus connue, celle des frères Grimm, a été publiée en Allemagne à partir de 1811 et elle enchante encore les enfants du monde entier à travers Walt Disney. La plus gigantesque fut entreprise en 1916 par le Finlandais Antti Aarne, puis continuée par l'Américain Stith Thompson ; elle compte six gros volumes, 2 906 pages, et j'ai connu une époque où retrouver le numéro d'un thème de conte dans Aarne-Thompson représentait une spécialité appréciée.

Les chercheurs de la génération suivante, se méfiant du gigantisme, préférèrent situer plus à l'étroit leurs collectes, et, dans le domaine qui nous intéresse, c'est en se limitant à la Kabylie⁴ que

4. *Le Conte kabyle, étude ethnologique*, 1982. Cet ouvrage, avec sa bibliographie et son index, constitue un bon point de départ pour une enquête sur la littérature orale de n'importe quelle région de l'Afrique arabo-berbère.

Sur le Maghreb, on peut également se reporter à de nombreuses collectes, en particulier à celles d'Auguste Moulières (1893-1898, 2 vol.), de René Basset (1924-1927, 3 vol.), d'Émile Dermenghem (1945), de Micheline Galley (1971), d'autres encore...

Camille Lacoste éclaira un pan entier de la vie imaginaire de l'immense Maghreb.

Les hypothèses du XIX^e siècle ont été l'une après l'autre délaissées, mais les collectes restent, et elles nous prouvent que mythes et contes firent le tour de notre planète bien avant la boussole, bien avant ce pilote de Magellan (un certain Del Cano) qui fut le premier homme à avoir accompli cet exploit.

Cachés dans les musettes des marchands ambulants, des moines mendiants, des déracinés de tous bords, Cendrillon et son Prince⁵, Poucet et son Ogre, Chaperon Rouge⁶, Loup-Garou, Mère Lusine⁷, intrépides petits voyageurs sans passeport, précéderent partout nos explorateurs millésimés. Pendant des siècles le conte fut l'humble cadeau du voyageur pauvre à son hôte d'un soir, et des milliers d'errants payèrent ainsi leur écot : une heure de rêve contre une soupe. Depuis quand ce troc ? Depuis avant Homère et avant l'écriture.

Dans l'immémorial terreau qu'ils labourent depuis cent cinquante ans, les spécialistes de la littérature orale ont délimité des quartiers intitulés « contes d'animaux », « contes merveilleux », « contes plaisants », « légendes toponymiques », « hagiographies », etc., mais, lorsqu'on s'intéresse davantage aux gens qu'à leurs dires, on peut avoir envie de ne diviser ces dires qu'en deux ou trois genres, celui de l'*information* (de nos jours le Journal de Vingt Heures) et celui du *loisir* (le grand film). Voyons ce que cela donne avec les ogres qui fréquentaient l'Aurès.

Dans la catégorie loisir (histoires longues, avec rebondissements sensationnels), le héros – personnage énorme, benêt, surnaturel – se fait très féroce en final, avec femme et enfants, par un charmant Poucet ou une Poucette non moins sym-

Retenons qu'à l'échelle mondiale Aarne recense 30 000 contes, répartis en 2 500 types ; qu'en France, Paul Delarue en identifia 10 000 tandis que, dans le Maghreb, Germaine Laoust en cataloguait 3 000.

5. « Cendrillon [...] a des sœurs à la peau blanche, brune ou noire, sous les cieux les plus divers, très reconnaissables sous leurs costumes différents... » (Paul Delarue).

6. « Le Chaperon Rouge [...] se retrouve en Extrême-Orient, dans des versions d'un conte bien connu en Chine, Corée, Japon (*Le Tigre et ses enfants*) (Paul Delarue).

7. Voir ci-dessous la « tajennit ».

pathique. Grande satisfaction du public : le méchant est mort, vive la bonté.

Nous sommes alors dans la catégorie du « conte merveilleux ».

Dans une autre série d'histoires, c'était le personnage humain (homme, femme ou petite fille) qui finissait sa vie dans la marmite du héros boulimique, à la grande joie de l'auditoire – et nous étions cette fois dans la catégorie « contes plaisants ». Trait commun entre le conte merveilleux et le conte plaisant : *on n'y croyait pas*.

Une troisième catégorie d'ogres maghrébins n'était pas présentée comme imaginaire.

Ogres et ogresses

Le mot *lghoul*, signifiant « ogre », est arabe et il comporte un féminin *lghoula* partout compris dans l'Aurès mais presque jamais employé.

Car, pour désigner l'ogresse, on n'utilisait que le terme berbère *tamza* (prononcé parfois *hamza* ou *thamza*). A cette *tamza* berbère a correspondu jadis un masculin qui, en pays chaoui, n'était même pas compris. On l'a toutefois relevé en Égypte, dans l'oasis berbérophone de Siwa, ainsi qu'au Maroc, chez les Beni Mnacer et chez les Beni-Snous (Émile Destaing, 1914, p. 252) où il se dit *mza*, *amez*, *amza*...

Les vocabulaires sont des aveux, et, quand les peuples oublient un mot, il convient, comme pour les individus, d'en chercher la raison. Les psychiatres confient au petit enfant des marionnettes pour l'aider à s'exprimer et – comme « l'enfant à problèmes » – les sociétés qui refoulent des plaintes, des rancœurs, des secrets, se servent de leurs « contes de bonnes femmes » (ou de leurs mythes) pour les confier. Il n'est pas indifférent par conséquent que tel conteur *oublie* tel épisode, *ajoute* tel détail, *transforme* telle couleur de robe, de cheveux ou de chevaux. Ou efface tel mot de son vocabulaire.

Au nord de la Méditerranée, le personnage qui mange les

marmots est toujours masculin, souvent marié, et l'épouse qui cuit la soupe du glouton et lui fait des enfants (sept de préférence) est souvent une bonne personne qui se laisse attendrir par les jeunes passants égarés. Non sans grand dommage pour sa propre progéniture.

Au sud de la Méditerranée, le monstre cannibale, toujours féminin, est le plus souvent célibataire.

Est-ce parce que, dans les premières années de sa vie (les plus sensibles), le petit Méditerranéen du Sud est soustrait à son père et au monde des hommes ? Ou parce que les divorces le privent de sa mère ? Aux yeux qui s'ouvrent sur la vie, ce serait alors une grand-mère paternelle (ou la femme d'un oncle paternel) qui incarnerait la toute-puissance adulte, redoutable ?

Quant aux mères du Maghreb, on sait qu'elles s'asservissent aux garçons et asservissent leurs filles, mais aux deux elles inculquent avec application la terreur de l'autre sexe. Dès lors, les fils se méfieront de toutes les femmes (sauf de leur mère), tandis que les filles auront peur de tous les hommes et (aussi) de leur père...

Voici, en tout cas, comment me furent décrits les caractères sexuels qui distinguent, chez les mangeurs de chair humaine, le mâle de la femelle :

« Lghoul c'est une sorte d'homme : on le voit le jour... La tamza c'est pas une femme : on la voit que la nuit »...

On reconnaît la *tamza* à ses yeux, fendus comme ceux des chats, à ses mains qui n'ont pas de pouce, à ses mamelles qu'elle jette par-dessus son épaule⁸, à ses dents « qui ressemblent à celles du peigne à carder et qui pointent hors de sa bouche »...

Ce monstre non humain n'était aucunement la femelle du *lghoul* et celui-ci se manifestait surtout dans de brefs récits qui, à la différence des histoires mettant en scène la *tamza*, ressemblaient à des faits divers.

8. France (Paul Sébillot, 1968, I, p. 430) : Les fées du Creux de l'Enfer nourrissaient leurs petits, et « leurs seins se détendaient et s'allongeaient tellement que, pour ne pas en être incommodées, elles étaient obligées de les poser sur leurs épaules »...

Faits divers avec ogre

A l'inverse des contes dits « merveilleux », certains récits où figuraient des ogres avaient en commun de ne comporter qu'un seul épisode, de toujours se localiser dans le voisinage immédiat de la région où ils circulaient, d'être bien connus de la plupart des gens. Il m'a semblé intéressant de donner de l'un d'eux plusieurs versions.

Première version (contée par un homme de Menaâ) :

« Ce lghoul, il habitait près du grand cimetière, sur la piste d'Amentane... Il restait toujours derrière un pin pour se cacher. C'est un homme de Nara qui l'a tué. Il y a longtemps. Et le trou où on l'a mis existe encore. Et aussi sa maison. Et l'arbre. Il était bien plus grand qu'un homme – mais pas deux fois plus grand – et très fort... »

« Ce jour-là, il y avait un mariage à Nara et l'ogre est venu et il a demandé à manger. C'est la fiancée qui donne toujours à manger. Elle est venue, il l'a attrapée, il l'a emportée dans sa maison et il l'a "mangée"⁹... »

« Le fiancé, c'était un petit garçon, dix-sept ans ou dix-huit. Il dit comme ça : qu'est-ce que je vais faire ? moi aussi il va me manger, ou je le tuerai... »

« Dans ce temps-là il n'y avait pas Menaâ, les gens de Menaâ habitaient tous Nara. »

« Alors le petit a été vers l'ogre, l'ogre l'a vu, il l'a attrapé, il l'a mis sous son bras, et le petit lui a enfoncé son couteau dans le cœur. En tombant l'ogre a donné une tape au petit garçon et il est resté comme mort un jour et une nuit... »

« Après sa mort on a sorti des chevaux, des habits, de l'or, des mulets, des tapis, pendant trois jours... »

La même histoire (contée par un autre visiteur) :

« A une fête de Nara est venu lghoul, bien habillé, avec deux

9. Voir plus loin la confusion entre violer et manger.

fusils, et il a tiré des coups de fusil du matin au soir¹⁰. La nuit il est revenu dans sa caverne sur la route de Menaâ à Amentane. Il se déshabille, il revient à Nara en pauvre pour demander l'aumône. Elle vient pour lui donner à manger, il l'attrape et il se sauve. Tous courent pour l'attraper, il rentre dans sa caverne avec la fiancée.

« Le frère de la fiancée tout seul a le courage de suivre le lghoul et le lghoul il l'attrape et il le met sous son bras. Le petit lui dit : "Attends, mon oncle, ne presse pas trop sur moi." Et puis il tire son couteau, il le tue. »

« Lghoul il tombe et il serre le frère qui est malade un mois. Alors les gens arrivent et trouvent seulement la tête de la fiancée et toutes les richesses du lghoul, des fusils, des tellis¹¹, des habits... »

« Il y a longtemps de cela. Peut-être cent ans. »

Troisième version (racontée par un garçon de 14 ans) :

« Il y a un endroit qu'on appelle 'amor ou 'abdallah, à cause d'une source. A cet endroit on voit la place où lghoul est enterré et à cinquante mètres au-dessus on voit aussi la grotte qu'il habitait. Tous les gens qu'il voyait il courait après. Des fois ils se sauvaient. Des fois il les attrapait et il les mangeait. Une fois il en attrape un, il le met sous son bras, c'était un homme maigre, sans force. Il avait un couteau, il tape, l'ogre tombe par terre. Il vient à Menaâ, il dit : je l'ai tué. Ils disent "alors apporte sa main". Il va, il coupe la main, il l'apporte. Alors les gens le croient. Ils vont voir et ils voient que lghoul est mort. Et après je ne sais pas ce qui est arrivé. »

Très loin de Menaâ j'ai recueilli des histoires analogues, mais un peu différentes. Celle qui suit m'a été racontée par un homme âgé, intelligent, et habituellement silencieux.

« Il y avait une fois à Ghanim un mariage et lghoul est venu voir la fête, et la fiancée lui plaît beaucoup. Alors il est triste. On lui offre un bœuf, du couscous, mais il est triste, il ne veut pas manger... »

10. Tirer des coups de fusil est une façon d'honorer la maison qui reçoit.

11. On appelle tellis (en arabe), sakkou (en berbère) un bissac tissé avec art qu'on met sur le dos des mulets ou des chevaux en guise de selle. Voir note 14 au chapitre 5.

« Tout à coup il attrape la femme, il la met sous son bras et il se sauve, mais il fait pas attention il serre un peu le bras et il l'écrase, alors il la jette et il dit : ça c'est un cadavre, ça vaut pas la peine... »

« On a fait un tas de pierres à chaque endroit où il a posé ses pieds pour se souvenir de lui et on dit : si tu es capable fais des pas comme lui »...

On peut qualifier de *lghoul* une grosse brute quelconque, et violer une femme se traduit parfois par *manger* – dans le Maghreb, mais aussi dans d'autres régions du monde, fort éloignées les unes des autres...

Pourquoi confond-on violer et manger ? Et cela dans des pays si éloignés que l'hypothèse d'un emprunt¹² est *a priori* exclue ? A cause évidemment de concordances psychologiques dont l'origine remonte à nos ancêtres néandertaliens.

A propos du *lghoul* une vieille femme m'expliqua également ceci :

« Les mauvaises années, quand les gens "sont" trop faim, il y en a qui mangent leurs petits, les plus jeunes d'abord, et puis les autres ensuite. Comme ça ils deviennent sauvages, et après ils sont *lghoul*... Maintenant l'administrateur les attrape, il les garde à Arris, et comme ça on n'en voit plus »...

Deux ans plus tard, dans l'Ahamar Khaddou, un *ouaqqaf* me disait :

« Cette année (1936) il va y avoir des ogres dans le Sud. Là-bas, au Sahara, ils n'ont pas d'orge du tout, seulement des dattes. Et de manger rien que des dattes, tellement ça leur fait mal qu'ils commencent à manger leurs chiens... Ici ils mangent pas les chiens, ils les prennent seulement comme médicament, pour faire grandir en vitesse un enfant chétif »...

Des cavernes habitées jadis par un *lghoul*, des noms propres de *lghoul*, des tombes de *lghoul*, des traces de pas que le *lghoul* UnTel avait laissées, des familles dont un membre avait été mangé (mais correctement vengé, car dans le cas contraire on n'en parlerait pas), la plupart des villages en possédait au moins un...

12. Marshall Sahlins, 1989, p. 98.

Parmi les « faits divers avec ogre » dont j'ai noté la trace, le seul où figure un ogre marié se passe au sud de l'Ahamar Khaddou. L'ogre a été vu par une jeune femme terrifiée qui, mariée chez un Arabe du Sud – et pas heureuse chez son mari –, se sauve chez son père¹³, selon l'usage admis.

Pour cela, il lui fallait fuir toute seule, une nuit, à travers le sable, les rochers, les serpents, les djinns, les chacals... et les ogres.

En passant devant une certaine grotte où s'abritent parfois les bergers, elle voit *lghoul* et sa femme « mettre une personne entière dans la marmite »... Dans cette histoire, la compagne de l'ogre ne fut appelée ni *lghoula* ni *tamza* mais seulement « femme du *lghoul* ». J'ai fait préciser.

Dans les villages touchés par l'émigration – donc dans la zone nord –, il arrivait avant 1940, à propos d'une de ces histoires d'ogre, qu'un auditeur intervienne pour dire « le *lghoul*, moi j'y crois pas »...

Il le faisait alors d'un petit air bravache, appelant l'admiration du public – mais sans toutefois qu'on puisse nettement discerner s'il fallait admirer sa modernité (de n'y pas croire), ou le courage viril de s'affirmer prêt à dire à la brute ce qu'il pensait d'elle...

Deux générations plus tard, même les marmots vous riaient au nez lorsqu'on évoquait une histoire qui avait fait trembler leurs grands-parents. Tels sont les effets de la télé...

Plus tard encore, dans la suite des jours, des ans, des guerres, j'ai continué à demander des nouvelles des ogres et ogresses du pays chaoui.

« Ils se sont taillés »... fut le sobre compte rendu d'un de mes visiteurs.

Remplacés, bien sûr, par d'autres personnages dangereux.

Comme quoi il faut toujours dater une histoire, même lorsqu'elle a l'air folklorique.

13. A la « *maumariée* » de l'Aurès, le droit de fuite a été reconnu de tout temps. Il n'est pas plus berbère qu'arabe, car il est signalé chez les Bédouins d'Arabie (Joseph Chelhod, 1971, p. 192). Voir aussi p. 251, « La protection des femmes ».

Il correspond (chez les Berbères comme chez les Arabes) à des sociétés normales, où les pères élèvent et aiment leurs enfants... Quand ces sociétés deviennent brutalement citadines, elles ne conservent que les excès de leurs traditions.

L'ogresse

Autour de Nara, Menaâ, Oued Taga, j'ai entendu plusieurs personnes donner à une certaine étoile (que les Arabes puis les astronomes nommèrent Altaïr) le nom bizarre d'« Étoile des Femmes de la famille 'Amor-Ben-'Ali », *ithri-n-sou-'amor ou 'ali*. Dans les autres régions de l'Aurès, on l'appelait « Étoile des voyageurs » *« parce que »*, m'a-t-on dit, *« elle marche à une corde¹⁴ avant l'étoile du matin »*.

Bien imprudent celui qui, se fiant à l'étoile duplice, prend trop tôt la piste, car il risque de dangereuses rencontres. Telle fut l'erreur commise par des femmes de Nara, appartenant à cette famille 'Amor ou 'Ali dont, sur place, on racontait l'histoire de la façon suivante :

« Tard dans la nuit (heure où les ogresses écoutent) une femme de cette famille 'Amor ou 'Ali dit à une autre "Demain nous irons chercher le bois dans la montagne." »

« L'ogresse les entend, et le lendemain c'est elle qui frappe. Elle dit "Viens, il va faire jour", et elle montre l'étoile menteuse. La femme se lève et sort avec son chien noir. En route le chien reconnaît l'ogresse et veut la mordre, mais sa maîtresse le chasse. »

« Le chien ne veut pas partir. Il pleure. Sa maîtresse le bat et il part. Alors l'ogresse dit : « Maintenant je te mange. » La femme dit : « Ma sœur, pourquoi tu me fais peur ? » La tamza l'attrape. La femme crie, elle rappelle son chien. »

« Le brave chien noir revient et c'est lui qui mange l'ogresse à un endroit appelé le col de Douda, derrière le djebel Lazreg. »

A Menaâ, beaucoup de gens connaissaient aussi cette histoire mais avec moins de précisions. On y retrouvait cependant ensemble le patronyme « *sou-'amor ou 'ali* », les « deux ou trois femmes de la même famille se donnant rendez-vous en plein air à la nuit tombée », « le chien noir sauveur »...

A Oued Taga, les deux femmes portent encore le même nom,

14. La corde (*asghoun*) a correspondu à 24 coudées, et la coudée se mesurait de la pointe du coude à l'extrémité du médus : entre 50 et 55 centimètres.

mais il s'agit cette fois de deux sœurs qui partent trop tôt, malgré l'avis donné par leur mère. Et cette fois *« l'ogresse casse la croûte avec »*...

Dans l'Ahamar Khaddou, on ne connaissait pas cette histoire et, banalement, on appelait Altaïr l'« Étoile des voyageurs ».

Dans d'autres versions, l'ogresse venait aider à moudre l'orge...

Il faut savoir que dans l'Aurès (avant la Seconde Guerre mondiale, avant l'introduction des moulins à mazout, avant l'émigration), le père allait chercher la réserve d'orge gardée dans le grenier collectif, et il mesurait chaque soir la ration du lendemain (charge incombant à la femme la plus âgée en Kabylie et au Maroc¹⁵).

A l'heure la plus noire de la nuit, les femmes de la maison s'asseyaient devant les meules de pierre de leur moulin à bras pour écraser la ration d'orge que le père avait parcimonieusement mesurée la veille. Ensuite, toujours avant l'aube, il fallait d'abord pétrir la farine dans le grand plat de bois, puis ranimer les braises et cuire les galettes. Alors seulement, juste avant l'aube, la famille se rassemblait pour le premier repas du jour.

Le bruit familial du moulin attirait parfois une voisine (donc une cousine – car on ne permettait qu'aux cousins de s'établir dans le voisinage immédiat d'une famille respectable. Et, lorsque l'on n'était pas cousins, on faisait semblant de l'être, par dignité).

La voisine-cousine aidait à tourner la meule, tout en bavardant. A charge de revanche. Et pour l'une et l'autre le travail semblait ainsi moins dur.

Un matin – ce matin-là –, ce fut l'ogresse qui vint s'accroupir devant la nocturne travailleuse trop tôt levée.

Le moulin à bras repose usuellement sur le cuir d'une peau de mouton et la farine y tombe, au fur et à mesure de la mouture. Une nuit – cette nuit-là – au lieu d'augmenter, le tas de farine diminuait.

15. « Toutes les femmes Seksawa ont les clefs de la réserve. Elles les exigent. Qui les leur refuse les voit abandonner la vie conjugale », écrit Jacques Berque, 1955, p. 35.

A ce signe la femme reconnaît la *tamza*.
Elle chante alors quatre vers pour alerter son fils :

*Ya Mouhand, ya mon fils,
Réveille, réveille le chien
Sa main s'approche de moi,
Sa bouche pue vers moi...*

« Le jeune garçon se lève et dit à l'ogresse : "Ma tante tu n'es encore jamais venue chez nous et je dois parfumer ta tête" ... (c'est là en effet une des bonnes manières traditionnelles de l'hospitalité, et je l'ai vu pratiquer. En particulier pour des nouveaux-nés)...

« Sur les cheveux de l'ogresse il verse alors du pétrole enflammé (l'gaz c'est le pétrole et *zalamet* est le nom des allumettes) et il réveille le chien. Couverte de flammes et poursuivie par le chien, l'ogresse se sauve vers son gourbi, "où elle vit avec d'autres ogresses", "et ainsi elles brûlent toutes, et le pays en est débarrassé". »

Cette histoire, comme la précédente, se passait à Nara, « il y a cinquante ans, ou comme ça »... Nara, très ancien village, fut fondé longtemps avant Menaâ et c'est là qu'elle me fut contée.

Dans une autre version de la même histoire (racontée cette fois à Menaâ), les mêmes vers se retrouvent. Seule différence, un autre prénom pour le fils. Dans les deux textes, le chien était dit *aiidhi* (à Menaâ on appelle le chien *agharzoul* et je l'avais fait observer). Réponse : « on doit dire *aiidhi* », et l'un des auditeurs présents, un homme pieux et grave, avait ajouté : « C'est la parole des Touaba. Cette histoire n'est pas d'ici. »

Voici les quatre vers :

<i>Ya 'abderrahman, ya memmi</i>	<i>O Abderrahmane o mon fils</i>
<i>Skegh, skegh, aiidhi</i>	<i>Appelle, appelle le chien</i>
<i>Fous-nnis i' adad ghegh-i</i>	<i>sa main est sur moi</i>
<i>imi-nnis ifouh ghegh-i.</i>	<i>sa bouche est sur moi.</i>

Dans les mésaventures des ogresses, le *lghoul* n'apparaît pas, et dans celles des ogres, il n'y a pas de *tamza*. Comme s'il s'agissait de deux peuples de célibataires, ou de deux espèces différentes.

Fantômes, vampires et lécheurs de sang

En Europe, comme on sait, les fantômes d'Écosse et d'Irlande figurent aujourd'hui parmi les attractions touristiques, mais les villages de France ont aussi les leurs, puisque dans le mien, tout récemment, plusieurs personnes connues pour leur rare sobriété en ont croisé un sur la place de l'église. Il convient même de préciser que minuit sonnait.

Dans l'Aurès, en revanche, pas de fantômes (autrement dit « pas de morts qui reviennent »), cela me fut assuré maintes fois, et les morts sont tournés vers le Levant, ce qui remonte à l'Islam.

Pour compenser leur manque de fantômes, les paysans chaouiâs sont affligés d'une variété de djinns (heureusement inconnue en Europe, car elle est particulièrement déplaisante), celle des « lécheurs de sang ».

Il ne faut pas les confondre avec les vampires yougoslaves, signalés également en Hongrie, Roumanie, Albanie, Grèce, mais guère au-delà, car le « vrai » vampire est un mort qui, de son vivant, a été mordu par un vampire, et on ne le rencontre pas dans l'Aurès. En revanche, la méchante espèce des lécheurs de sang y pullulait et elle contraignait la population à prendre de multiples et coûteuses précautions, car on s'exposait à leurs attaques rien qu'en s'endormant après n'avoir consommé que de la simple viande de boucherie. « L'odeur les attire », m'a-t-on dit, « et ils viennent lécher le sang quand on dort. Si on bouge un peu on les gêne, ils vous tapent et on est malade »...

Plus attractif encore, et plus périlleux, était le sang humain, celui des accouchements, circoncisions, déflorations matrimoniales ou assassinats.

Parmi ces djinns amateurs de sang, ceux qu'on appelait

azghough pouvaient s'apparenter aux « djinns funèbres, fils du trépas », naturalisés en France par le célèbre poème de Victor Hugo.

« Celui-là, que Dieu ne me le fasse pas voir », me disait-on, « il a quatre façons de se montrer : la première façon comme le brancard du mort, la deuxième comme une espèce de chose qui vole, la troisième comme un genre de "lghoul" (et il a alors ses cheveux comme le jujubier, tout droits en l'air, ses dents sortent comme le grand peigne à carder, son ventre est comme une outre où un homme pourrait se tenir, ses jambes sont comme des troncs de palmiers brûlés). La quatrième façon d'azghough, c'est comme une tente, avec les mulets, les chèvres et les moutons... On les voit dans la nuit, au cimetière, et quand on s'approche la tente se met à marcher avec ses piquets et ses cordes qui traînent... Azghough, c'est un jnoun¹⁶ qui a léché la première goutte de sang d'un homme assassiné... »

Sur les djinns lécheurs de sang, un autre visiteur compléta ainsi mon information :

« Les jnoun bien portants c'est pas eux qui viennent lécher le sang des gens, ils font pas cette sorte de travail-là. Mais ils ont l'habitude de se monter les uns sur les autres pour écouter Dieu et les bons esprits qui se parlent entre eux, et juste avant d'y arriver ils tombent, et celui-là il se casse une patte, celui-là il se casse les dents. Après ils trouvent rien à faire et ils viennent lécher le sang des gens quand ils peuvent »...

La curiosité (punie par Dieu) des djinns « musulmans » est également signalée, entre autres auteurs, par Edward Westermarck – donc au Maroc, et entre 1910 et 1925¹⁷.

Quand les gens de l'Aurès parlaient des djinns, djinns convertis ou même djinns « sauvages », ils les appelaient assez souvent *imselman* (les musulmans). Était-ce pour les amadouer ou par antiphrase ? Ou pour ne pas prononcer leur vrai nom et attirer ainsi leur très fâcheuse attention ?

« Ils nous voient, et nous ne les voyons pas. Mais après la mort,

16. Voir p. 143 et 218.

17. 1935, p. 158.

eux ne nous verront pas, et nous, nous les verrons. Et nous pourrions nous venger d'eux », m'a dit une de leurs victimes, qui ajouta : « Quelquefois on les voit, alors ils sont comme des chiens ou des serpents, ou des vieux »...

La rencontre fatale de la mort n'est pas un mythe et tous les peuples de la terre le savent, mais dans chaque pays elle se présente à la façon du pays.

Dans le Finistère ou le Morbihan, la mort se montre parfois sous la forme d'un vieillard ou, plus classiquement, d'un squelette « dont la tête vire sans cesse au haut de la colonne vertébrale ainsi qu'une girouette autour de sa tige de fer »... « il tient à la main une faux » (Le Braz, 1966).

Dans l'Aurès, la Mort portait une faucille (il est vrai que les Aurésiens de 1934 n'avaient pas de faux) et elle se présentait sous l'aspect d'une vieille femme. Cette vieille femme n'a pas de pouce et ses yeux sont fendus en hauteur comme ceux de la *tamza*.

Au sud de la Méditerranée, les âmes des morts s'orientent vers l'est, tandis que celles de Bretagne se tournent à l'inverse vers le couchant – comme le faisaient aussi celles de l'Égypte pharaonique. Vieille tradition, puisque, aux temps du roi Clotaire I^{er} (qu'on pourrait appeler « un immigrant germanique de la seconde génération »), les âmes gauloises allaient s'embarquer vers l'Autre Monde à la Pointe du Raz – du moins selon les dires d'un contemporain de Clotaire : le Byzantin Procope (VI^e siècle de notre ère). Or, pour peu qu'on aille visiter, en y réfléchissant, les tout proches Alignements de Carnac – apparemment funéraires, apparemment orientés vers l'ouest, apparemment élevés avant l'arrivée des Gaulois –, on est induit à penser que les âmes gauloises (pas plus originales que les âmes des autres pays) empruntèrent, comme elles le font habituellement, une partie de leurs croyances et de leurs habitudes à plus anciens qu'elles. En l'occurrence, celle d'émigrer vers l'ouest. Comme le font aujourd'hui quelques-uns de nos prix Nobel.

Lorsque je fus établie à demeure depuis un certain temps sur la pente saharienne de l'Ahmar Khaddou, mes voisins, puis des

voisins de mes voisins, prirent peu à peu l'habitude de venir me consulter quand ils étaient dans l'embarras : d'abord pour leurs maladies courantes, ce qui allait de soi (tous les *Roumis* passaient alors pour *tbib* de naissance), puis pour d'autres problèmes parmi lesquels figuraient tous les méfaits des djinns. J'avais beau arguer de mon absence totale d'influence dans les milieux surnaturels, leurs victimes continuaient à me supplier de « faire quelque chose » – ce qui m'amena à me renseigner. J'appris ainsi que, sur place, il n'y avait effectivement personne de réellement qualifié pour les exorcismes¹⁸, et je pris alors l'habitude d'adresser mes « clients » à un brave sorcier pas trop onéreux et très dévot, appartenant à un 'arch voisin. Il m'en savait gré.

A force d'être semoncés par d'honnêtes sorciers – aussi pieux musulmans que nos sorciers bretons sont bons chrétiens –, il arrivait à certains djinns de se convertir à l'Islam, et ces djinns-là (venus, paraît-il, de Kairouan) se montraient plus accommodants que leurs confrères.

Bourek et le serpent

Dans les vallées du nord de l'Aurès, où j'ai tout d'abord séjourné, la plupart des adultes connaissaient un ou plusieurs épisodes de l'histoire de *Bourek* (dit aussi *Bourch*), géniteur, d'après la tradition, de tous les Chaouïas¹⁹.

Il me reste quelques fragments de ces versions, recueillies en 1934 et au début de 1935, et il n'est pas sans intérêt de les confronter avec celles qui furent notées il y a plus de cent dix ans par les officiers géomètres qui fixèrent les limites des douars de l'Algérie.

18. Lu dans *Le Nouvel Observateur* du 3 octobre 1986 sous la signature de Marcelle Padovani : « ...Turin, ville magique et mystérieuse et capitale de l'occultisme, où 1 350 personnes se seraient, en trois ans, adressées à l'Église pour être délivrées du démon, soit plus d'une par jour. »

19. En revanche, cette légende (ou plutôt ce mythe) était inconnue au sud de l'Aurès.

Dans un de ces précieux textes (il a été récolté à Haïdous, un peu avant 1890, et l'exemplaire que j'ai consulté ne portait pas de nom d'auteur) figure un second nom ou un surnom attribué à l'ancêtre *Bourek* : *Mayou*. Or *Mayou* est aussi le nom du mois de mai dans le calendrier julien en usage dans l'Aurès : mois des fêtes, de la chance.

« Il y avait à Ilfen (ou *Guelfen* suivant les dialectes) un douar installé au-dessous d'un rocher. Là, vivait un homme âgé. Il avait deux filles et l'une d'elles se nommait Aïcha Tabahloul (la Folle). D'autres disent qu'elle se nommait Aïcha El Bahloula. Vint un Maghrébin écrivain. Elle lui dit "Écris à mon amant." Il lui répondit "Apporte un œuf." Elle l'apporta. Il écrivit sur l'œuf et dit "De semaine en semaine, surveille-le." Elle s'en retourna chez elle et surveilla l'œuf. L'œuf s'ouvrit, il en sortit un serpent ; elle le porta dans une fente de rocher. Ensuite elle attendit. Elle en fut bien punie. Un jour qu'elle passait près du rocher elle y trouva un grand serpent, un dragon, qui sortait de la fente où elle l'avait déposé quand il était petit. Elle prit peur et s'enfuit. Le serpent la suit et, la nuit, il fait le tour du douar, les chiens aboient, la femme se lève et fait lever son mari. Il lui dit "Qu'y a-t-il ?" Elle répondit "Un grand serpent vient dans notre douar pour tout dévorer." L'homme se lève, il selle sa jument ; la femme lui dit "J'irai avec toi, moi et les enfants." Il monte en selle, il prend sa femme derrière lui, il presse la jument et se rend à Ilfen. Là était Bourch, vieillard aveugle. Ils crient, les serviteurs de Bourch accourent. "Qu'y a-t-il ?" "Un dragon dévore notre douar." On va au dragon ; on le trouve en effet qui dévorait le douar. On le chasse au sommet du Kef. On jette sur lui de grandes pierres et des arbres, jusqu'à ce qu'on le couvre. On allume du feu ; la flamme s'élève jusqu'au ciel. Le serpent se fond et une graisse épaisse coule du bûcher. C'était au jour de l'été. Les abeilles viennent butiner cette graisse et en font du miel. Lorsque le moment est venu de couper les ruches, on récolte beaucoup de miel. On l'entasse dans des paniers ; mais les gens n'en mangent pas. Ils craignent de mourir. Puis ils prennent la résolution d'en faire manger à Bourch disant "Donnons-le à Bourch qui est vieux et aveugle, s'il meurt peu importe." Ils lui en donnent un peu. Il le mange, il se frotte les yeux ; il voit. Il dit

«Ajoutez un peu.» Ils lui en donnent un grand morceau. Il mange, il se frotte les yeux, il est guéri. Aïcha Tabahloulit lui dit «Ils ont voulu te faire mourir.» Il lui répondit : «Fais lever mes fils, qu'ils viennent.» Les fils arrivent. Le père leur dit : «Je ne demande pas la diya²⁰ (prix du sang), donnez-moi Aïcha.» Ils lui disent : «Volontiers.» Ils la lui donnèrent et elle enfanta de nombreux enfants dont la descendance constitua les tribus qui peuplent aujourd'hui l'Aurès. »

A Tagoust, les aventures du vieux Bouch me furent contées dans les termes suivants :

« Une femme de Menaâ va chez le taleb, elle lui apporte un œuf pour faire des imegga²¹. Le taleb écrit quelque chose dessus et lui dit «Mets-le dans un pot sans le regarder pendant 40 jours.»

« Au bout de quelque temps, peut-être 50 jours, elle regarde, elle trouve un petit serpent, elle le porte dans la montagne et chaque jour elle va lui donner à manger et il devient grand.

« Cette femme, avec son mari et ses enfants, habitait dans une tente. Un matin, ils voient un très grand serpent près de la tente. Le mari met une selle sur sa jument et il dit à sa femme : «Est-ce vous que j'emmène, ou bien nos enfants ?» Elle répond : «Il vaut mieux m'emmener moi car je te ferai d'autres enfants²².»

« Ils sont partis au trot, le serpent les a vus, il a donné un coup avec sa queue et il a touché celle de la jument. Un petit moment et la jument meurt.

« Ils ont prévenu des amis et tous ensemble ils apportent du bois et ils trouvent le serpent endormi parce qu'il a mangé tous les enfants, deux ou trois.

20. Donner une fille en mariage en guise de diya (prix du sang) a été un usage courant chez des nomades arabes du Levant. Le fait est rare dans le Maghreb, et je n'en ai connu directement qu'un seul cas, en 1960, et au Maroc, où j'ai rencontré une femme, âgée alors d'une cinquantaine d'années, qui avait été donnée en paiement d'un meurtre.

Après avoir procréé un fils, elle aurait pu, si elle l'avait voulu, revenir dans sa famille d'origine, mais elle préféra rester près de son fils, et par conséquent de son mari.

21. On appelle imegga (ou imegan) toutes les pratiques magiques : philtres d'amour, « nouement de l'aiguillette », sortilèges pour ne pas avoir d'enfant, etc.

22. Cet exemple de non-amour maternel est un thème de conte que j'ai entendu plusieurs fois dans l'Aurès – car, comme Oreste et Électre, l'enfant maghrébin doit venger d'abord son père et sa parenté paternelle, et dans les mythes on déconsidère le lien avec la mère.

« Ils ont fait un grand feu, alors le serpent a sifflé, a crié, il s'est dressé sur sa queue et il est tombé mort. Les abeilles ont fait beaucoup de miel avec le sang du serpent mort mais les hommes n'ont pas osé en manger de peur de crever. Alors ils ont trouvé Bourek, un vieux. Ils ont dit : «On va lui donner du miel pour voir. Il est vieux, il est aveugle, s'il crève laisse-le crever.» Ils ont commencé à lui en donner et quand il a eu fini il a passé ses deux mains sur sa figure en disant : «amdoullah ya rebbi.» Et après ça il n'est plus aveugle. Après il a dit : «Il faut m'apporter la Folle Aïcha Tabahloulit pour que je l'épouse.» On la lui apporte et il a eu des gosses avec elle qu'on appelle jusqu'à présent «Ouled Aïcha Tabahloulit». Ils habitent avec les Touaba, c'est une de leurs fractions. »

Autant que je me souviens, chaque grand village du nord de l'Aurès avait ses propres versions de la même histoire...

A Tagoust, le vieux Bouch se voyait attribuer trois femmes, Touba (mère des Touaba²³), Abda (mère des Ath-'Abdi), Aïcha-la-Folle (mère des gens de Nara et de Menaâ – qui étaient alors les voisins exécrés des gens de Tagoust).

Chez les Ath-'Abdi, on n'attribuait que deux femmes à l'ancêtre et c'était l'aînée qui avait engendré les Ath-'Abdi et les gens de Beni-Ferah, la cadette (la Folle) étant la mère des Touaba, ennemis « objectifs » des Ath-'Abdi.

A Menaâ, on mariait également deux fois le vieil aveugle, et de sa première épouse on faisait descendre une moitié des Ath-'Abdi, tous les Touaba, les gens de Menaâ et de Nara. A la grand-mère folle, l'homme bienveillant qui m'instruisait n'attribuait qu'une descendance (d'ailleurs indiscutable puisqu'elle porte encore le nom de sa génitrice) : la fraction dite des Ath-Aïcha...

La monographie du colonel de Lartigues emprunte également un passage d'un autre rapport militaire (qui, d'après mes notes, serait dû à un officier nommé Gairoard, et daté de 1893). Selon ce rapport « Les hommes les plus instruits ne sont pas d'accord sur l'origine de Bouch ; les uns, comme l'ancien cadi de l'Aurès, qui

23. Touaba est un pluriel arabe (sing. toubi) ; c'est le nom arabe d'un très puissant arch berbérophone appelé également aid-daoud (sans lien de parenté avec la ferqa aid-daoud de Kebach).

habitait à Sidi Oqba, Si Saïd ben Mohammed, le disent romain. D'autres le donnent comme descendant du Prophète et venu dans le pays avec les Ouled Hillal. Tous sont cependant à peu près d'accord sur le nombre et la descendance de ses enfants. »

« Bouch ben Ali ben Mohammed ben Ahmed ben Cheikh Etlani ben Atrad ben Atri ben Ali ben Hellal ben Mohammed ben Amer Elaousari fut marié deux fois : 1° avec Touba ; 2° avec Aïcha Tabahloult. »

Suit un tableau généalogique, ni meilleur ni pire que des centaines d'énumérations du même type – car chaque petit rameau du Maghreb a détenu le sien qu'on peut probablement encore se faire réciter. Ils semblent s'alimenter à trois sources, dont la moins fantaisiste s'inspire des relations de parenté du hameau où l'on récite la liste en question. Lorsque la série d'ancêtres concerne un grand 'arch (voire plusieurs) d'innombrables retouches « savantes » se surajoutent aux traditions. C'est alors qu'interviennent les lettrés qui, comme tous les gens intelligents, veulent comprendre. Pour cela, il leur faut « interpréter » le récit et ils utilisent alors les manuscrits arabes qui circulent, mais en les réinterprétant selon un plan conforme à leur propre représentation sociologique de l'environnement. Même les vieux arabisants très rusés renoncent à démêler ces écheveaux.

J'ai essayé toutefois de résumer ce qui me fut raconté dans le tableau ci-contre, parce qu'il nous présente un des fils de la grand-mère folle comme ayant fait souche au sud de l'Achmar Khaddou et que, une fois arrivée à Kebach, j'ai interrogé là-dessus mes hôtes les plus bavards et les mieux informés. Ils se montrèrent alors enchantés de connaître cette histoire mais ils l'entendaient pour la première fois.

Lorsqu'on prend la peine de lire avec attention ce tableau, on en déduit sans difficulté :

1. que l'auteur a appartenu au grand 'arch des Ath-'Abdi...
2. que ce 'arch se divisait en deux moitiés ennemies – comme c'est également le cas pour les collectivités locales de Kabylie et de l'Atlas marocain...
3. que l'auteur, lettré arabe, a « fabriqué » ce tableau à partir de traditions orales, de lectures, et de vieilles hargnes traditionnelles.

Bouch
l'aveugle
engendre

avec Touba,
sa première femme,

(1) 'Ali, ancêtre de deux fractions des Ath-'Abdi (ceux de Taghit Sidi Bel Khir et les Ouled 'Azzouz)

(2) 'Abdallah, ancêtre de trois groupes non définis de l'Achmar Khaddou

(3) Saâda, ancêtre de trois villages importants du nord de l'Aurès :

Menaâ

Nara

Amentane

(4) Youssef, ancêtre des Ouled Lakhdar (établis près de Batna)

avec Aïcha-la-Folle

(1) Abderrahman, ancêtre du 'arch de l'Achmar Khaddou où j'ai longtemps séjourné

(2) Daoud, ancêtre de la plus importante *ferqa* des Touaba

(3) Abdi, ancêtre d'une partie du grand 'arch Ath-'Abdi

(4) Hamachi, ancêtre d'une *ferqa* établie près de Tebessa

(5) Youb, ancêtre des « ennemis intimes » de notre 'arch des Ouled 'Abderrahman

L'histoire de l'ancêtre Bouch, partout où elle circulait, était considérée comme un fait historique dont l'authenticité n'était contestée par personne.

« Oui, Bouch était l'ancêtre des Chaouïas » ; « Oui c'était un ancêtre païen »... « Avant Bouch », m'a dit un homme ayant voyagé, « il y avait les hommes qui vont tout nus, les çofaj²⁴... » « Après les çofaj, Bouch est venu et il est venu du Sud. La seule chose qui lui manque : il fait pas la prière. » « Bouch, c'est un

24. Nous reconnaissons le mot « sauvage ».

Beni Barbar »... a précisé un lettré de Tagoust. « *Bourch il marche juste* »...

« *Après Bourch les Arabes sont venus* », m'a dit un homme de Menaâ, « *et les Arabes ils disent à Bourch : tu es musulman ou tu es mort. Alors il avait peur, peur... Et il dit "J'accepte."* Et les Arabes disent de nous que nous ne sommes pas de vrais musulmans mais des accepteurs. »

Les « accepteurs » que j'ai connus étaient de très fidèles musulmans, attachés à la lettre et à l'esprit de leur religion et prêts à s'incliner humblement devant plus savants qu'eux.

Comme les paysans de France – priant jadis dévotement en latin sans savoir le latin –, ils priaient en arabe sans comprendre l'arabe. Mais, toujours comme les paysans de la chrétienté, certains d'entre eux envoyaient des fils à la ville, et la ville leur rendait un beau jour de vrais lettrés, grands théologiens, célèbres prédicateurs. Et tout le village s'enorgueillissait de cet acquis...

« *Au commencement étaient les Arabes* »...

Mes invités, gens sérieux, aimaient orienter la conversation vers des sujets instructifs et édifiants.

Sans nul doute, leur plus profonde dévotion allait au Prophète Mohammed, à sa fille, à son gendre, à ses compagnons. Ils vénéraient également Abraham (Sidna Brahim), Jésus (Sidna Aïssa) et Meryem (la Sainte Vierge), et ils en parlaient volontiers, mais sans rien ajouter d'apocryphe au Livre Sacré.

En revanche, le seigneur Adam (Sidna Adam) et le premier jardin, celui d'Éden, Noé et son bateau, Moussa et le pharaon (Feraoun), Salomon et le langage des animaux, avaient, au cours des âges, enchanté les imaginations de multiples auditoires maghrébins, dont quelques-uns avaient enrichi la merveilleuse histoire qu'ils partagent avec nous.

A la différence de mes auditeurs, j'avais lu l'Ancien Testament, les Évangiles et le Coran – ce qui me permettait parfois de relever mon « standing » grâce à une citation appropriée...

Toutefois, le plus souvent, c'étaient eux qui parlaient, ravis de m'instruire, et voici quelques-uns de leurs enseignements :

« *Est-ce que Madame se fâche pas si je dis que, avant, nous étions tous des païens comme elle ?* »

Courtoisement, je rectifie (appuyée sur l'autorité du Coran) : « *Pas païens, Roumis seulement* »...

Mon précepteur acquiesce et me félicite de ma science. Puis il poursuit :

« *Avant, il y avait d'abord Sidna Adam et Amna Hawa qui étaient des Arabes. Et après il en est venu qui se sont trompés,*